

Femmes en texte. Petite histoire de la littérature algérienne d'expression française 1857-1950

*Aïcha KASSOUL**

Que faire de l'héritage ? comment l'investir dans une nouvelle approche ?

Que faire des critiques littéraires héritées d'un passé plus ou moins proche ? comment exploiter ces données anciennes dans une perspective nouvelle ?

L'héritage auquel nous nous référons est double.

Les études sur la littérature «francophone» sont nombreuses et exogènes pour la plupart d'entre elles. C'est ainsi qu'en la matière, des spécialistes étrangers, français surtout, ont fait longtemps autorité. Sans vouloir faire de la recherche une exclusivité nationale, nous nous sommes dits qu'il était temps de travailler un matériau littéraire qui nous représente. Le *Diwan d'inquiétude et d'espoir* (ENAG, 1991), est la matérialisation de cette volonté de réappropriation d'un patrimoine algérien. Cet ouvrage qui est le fruit d'une recherche universitaire, avait pour ambition de brasser toutes les productions «féminines», tous genres confondus, publiées entre 1947 et 1987.

Il s'agit aujourd'hui de reprendre cet «héritage» en adoptant une approche inédite.

Loin de l'esprit monographique qui prévalait lors de la précédente recherche, il nous a fallu repenser le *Diwan*, en termes d'évolution. Durant une quarantaine d'années, des œuvres sont arrivées à maturité, enfantées par des femmes nées à des dates différentes, provenant de milieux et d'horizons divers. Déterminées par des facteurs socio-historiques, ces œuvres étaient-elles susceptibles de constituer une histoire littéraire ? Petite histoire sans doute car elle ne couvre qu'un demi-siècle – depuis 1887, date de naissance de notre premier auteur, jusqu'aux années cinquante pour les plus jeunes –, mais histoire tout de même dans la mesure où, peut – être, nous parviendrions à y déterminer des générations d'écrivaines, ou bien des moments suivant la définition qu'en donne P.H. Simon :

Par moment, j'entends une convergence fortuite de faits politiques, économiques, intellectuels et moraux, créant pour un temps donné des conditions communes au déploiement des activités créatrices (*Histoire de la littérature française du XX^{ème} siècle*).

* Linguiste, Faculté des lettres et des langues, Université d'Alger.

L'histoire littéraire, entendue en ces termes, se fera indépendamment de la nationalité et du lieu de résidence des écrivaines. Seuls nous importent la réalité algérienne et son mode de représentation. Tout autant que les œuvres produites sur le sol national, les autres qui naissent ailleurs, ont la capacité de nous parler parce qu'elles « nous disent » dans des textes qui nous mettent en scène sur le mode d'une écriture réaliste. C'est à dire des textes qui se proposent de camper des individus dans leur milieu social et culturel, de voir comment se négocie leur rapport au monde. Du Diwan, nous ne retiendrons donc, que les ouvrages qui présentent un caractère narratif, c'est à dire les romans, nouvelles et récits.

Nous voici donc prête à faire reparaître au grand jour, des femmes qui ont parlé et parlent encore, perturbant un scénario séculaire, immortalisé par le grand poète de l'Antiquité classique :

Va dans ta chambre, ordonne à tes servantes d'aller à leur besogne. La parole est l'affaire des hommes, la mienne surtout ; car c'est moi qui suis le maître de la maison.

C'est en ces termes que dans L'Odyssée, le tout jeune Télémaque s'adresse à sa mère, la célèbre Pénélope, assurée de la grandeur de sa condition de femme, aimante et incorruptible.

Il nous plaît ici, de convier Pénélope à sortir de sa chambre, de l'exposer en compagnie de ses sœurs méditerranéennes, le temps d'une écriture, au risque d'une prise de parole dans un champ discursif majoritairement masculin.

Regroupées suivant leur date de naissance, les écrivaines algériennes sortent de l'ombre et se présentent à nous dans l'ordre suivant :

1/ **Première génération** (1882-1928) : Fadhma Aït Mansour Amrouche, Taos Amrouche, Djamila Debèche, Myriam Ben, Leïla Aouchal.

Les caractéristiques de cette écriture « première manière peuvent se résumer ainsi » :

- Identité réelle (pas de pseudonyme) – Milieu francophone et ou Kabyle – Origine citadine et petite bourgeoisie.

- Exception : Fadhma Aït Mansour Amrouche (petit village de montagne, mère célibataire paysanne).

- Les publications se répartissent entre Paris et Alger qui est légèrement avantagé.

- Publications étalées entre les années 60 et 80.

(Plus d'une vingtaine d'années pour 9 titres).

- **Thèmes abordés** : essentiellement **la quête de soi** dans le genre autobiographique.

Dans 4 récits sur 9, la femme se met en scène dans l'histoire de sa vie.

Puis la **guerre d'indépendance** (Ben et Aouchal). Devoir de mémoire pour Ben et discours triomphaliste pour Aouchal « la Française qui doit son salut spirituel à l'Algérie »(!).

Souvenirs de violence et de douleur, mais aussi d'amour et de tendresse pour la première. Glorification grossière et simpliste chez la seconde.

Enfin, troisième thème : **la condition de la femme** dans les sociétés algériennes : la société kabyle et le problème de la culture religieuse qui marginalise ; autre marge, l'Algérienne musulmane qui se veut émancipée (modèle français) par opposition à un modèle jugé archaïque (Debèche).

2/ Seconde génération : décennie 30 – 40 Corinne Chevallier, A. Djébar, Zoubeïda Bittari (Louise Ali-Rachedi), Bedy Bachir (Baya el Aouchiche).

- Déguisement identitaire. Trois recours au pseudonyme sur 4. La quatrième écrivaine, celle qui ne se masque pas est française d'origine.

- Milieu social : bourgeoise moyenne, citadine et instruite.

- Publications entre 56 et 85. Près de 39 ans pour 9 titres.

- Publications en France essentiellement.

- **Thèmes : la guerre**, mais surtout **la condition de la femme**. Refus de l'assimilation. Refus de l'asservissement. La condition de la femme devient une affaire « algéro – algérienne » (par opposition au cas de figure précédent : la référence française dans le discours assimilationniste de Debèche. Un discours « féministe » est tenu ici par les Algériennes et pour les Algériennes, en excluant l'idée d'une solution « à la française » (sauf Bittari, O mes sœurs musulmanes, pleurez).

3/ Troisième génération : 40–50 : Sebbar, Lemsine, Zinaï-Koudil, Mechakra, Djabali, Houfani – Berfas.

- Pas de pseudonyme sauf Lemsine (mariée avec un haut fonctionnaire). Lieux de naissances diversifiés : aucune n'est née à Alger. Trois sont originaires des Aurès, deux de petits villages kabyles, une de France.

- Publications entre 70 et 86. En 16 ans, 12 titres. C'est mieux qu'auparavant.

- Publications surtout en France : 9 sur 12.

- **Thématique** : D'abord : **l'exil** avec Sebbar (6 titres sur les douze de la période). Au début, l'auteur pose de manière embarrassée la question du « métissage », mais peu à peu s'installe la revendication sereine de la marge. La reconnaissance de ses origines se manifeste dans la volonté de déconstruire les clichés sur l'Orient (cf. différentes Shéhérazades) et l'Algérie. Volonté de faire connaître les « migris » (Parle mon fils, parle à ta mère), et « le pays » dans sa dimension culturelle : intertextualité entre J.H.

cherche âme sœur et Nedjma de Kateb Yacine. Héritage orientaliste tourné en dérision (l'orient des odalisques) ou assumé fièrement (culture algérienne).

Puis, les Problèmes sociaux. Particulièrement les difficultés du couple et la question de l'amour « hors mariage » (adultère et mères célibataires).

Enfin, un degré moindre, **la guerre**. Méchakra : la guerre à la frontière tunisienne et l'image de la grotte comme refuge dans une situation historique et comme symbole de l'enfermement et de la folie au plan individuel.

4/ Quatrième génération : composée de femmes nées ailleurs qu'en Algérie et plus jeunes, ce qui expliquerait l'inexistence d'indications biographiques : Boukhort, Fghalem, Lachmet, Touati, Wakas, Belghoul.

- 6 titres entre 77 et 86 (9 ans). Cadence à peu près similaire à la génération précédente.

- Toutes les publications sont faites à l'étranger (France et Canada), avec une double publication pour La grenade dégoupillée de S. Wakas (histoire de la guerre d'indépendance !).

- **Thèmes** : Aucun des autres récits ne traitera de la guerre. Les écrivaines de cette génération préfèrent reconvoquer le thème de leurs aînées : **la condition inférieure** des femmes, mais surtout elles veulent se dire dans des **autobiographies** qui se distinguent des précédentes par un discours agressif. Introspection violente qui répond à une quête de soi, en dehors de l'histoire événementielle. Introspection qui s'accompagne d'une remise en cause de l'écriture elle-même en tant que processus de dénudement, c'est à dire suicidaire (Belghoul). Quête tourmentée qui rompt la monotonie de l'habituelle quête identitariste. La quête de soi est ici, plus existentielle qu'historique ou sociale.

Aussi bien la petite histoire des écrivaines francophones s'achève-t-elle sur une tonalité sombre, un peu plus douloureuse que celle qui initiait leur prise de parole. Génération après génération, elles ont essayé de se dire dans une époque qui, à chaque fois, est nettement représentée, par-delà la récurrence des thèmes. Le paysage de cette écriture est plus complexe qu'il n'apparaît sous l'œil de certains critiques qui, à la manière de Ghani Merad, le balayent d'un trait de plume unificateur :

Les thèmes développés sont nombreux et variés ; mais ils sont, à quelque chose près, repris par chaque écrivain ; on pourrait même les retrouver tous, avec telle ou telle variante, dans chaque œuvre. Nous nous occuperons uniquement des plus marquantes, tout au moins sur le plan qui nous intéresse, ceux qui, en gros, gravitent autour de l'aliénation et des tentatives de l'aliénation.

Ce thème (de l'aliénation) suinte de tous les pores des œuvres d'expression française, alors que, dans les œuvres arabes, il se limite aux problèmes de la patrie et de la liberté, (La littérature algérienne d'expression française, J.P.Oswald, Paris, 1976.)

Sans aller jusqu'à critiquer une démarche qui commence par poser un a priori qui ne peut que fausser l'interprétation, il convient de contredire une telle affirmation à l'aide d'une nouvelle lecture des œuvres «féminines» d'expression française. Il faut d'autant plus enfermée la recherche «algérieniste» dans l'enfer identitariste avec une alternative aussi pauvre que schématique : être pour ne pas être assimilé, voir aliéné.

Non, les femmes qui écrivent avec l'Algérie au cœur, se libèrent de ce discours réducteur très rapidement, confinant Djamilia Dabèche dans un isolement quasi exemplaire, si l'on excepte Zoubéïda Bittari (*O mes sœurs musulmanes*, pleurez, 1937).

Non décidément le terrain de l'écriture féminine n'est pas aussi plat qu'on a tendance à le dire, épousant nettement les contours d'une histoire dans laquelle nos écrivaines se sentent impliquées. C'est ainsi que la guerre d'Algérie envahit majoritairement les textes de celles qui ont une vingtaine d'années en 1954. C'est le bon âge pour prendre conscience des enjeux qui animent un projet libertaire. Cette solidarité entre les données d'une réalité sociale et leur représentation artistique pourrait illustrer, en la systématisant, les théories de Lukacs et de Goldmann en matière d'homologie.

Bien mieux ! tournant rapidement le dos au problème de l'assimilation et de l'aliénation, les discours des femmes revendiquent le droit d'être une personne à part entière, au point que parfois, cette revendication coïncide avec celle de leur pays. Le cas d'Assia Djebar est explicite à ce propos, dans la mesure où elle construit son œuvre sur la question de la libération de la femme qui au fil du temps, prend une signification différente : l'exigence libertaire programme une destinée commune durant la guerre, Algérie et algériennes confondues ; plus tard, après l'espoir déçu par la post – indépendance, l'auteur dégage sa plume de l'évocation du passé, pour continuer à tisser inlassablement la toile de la sororité dans une société aliénatrice. Le traitement d'un même thème montre bien que l'écriture évolue avec l'histoire, dans le décalage qui se construit progressivement entre la revendication « nationaliste » et la quête de soi.

En vérité, contrairement à ce que propose la lecture de G. Mérad, il est très souvent question de patrie et de liberté dans l'échantillon de littérature féminine que nous avons étudié. Les thèmes sont loin d'y graviter « autour de l'aliénation et des tentatives d'aliénation », comme il le prétendait.

Et c'est bien là un paradoxe si l'on sait que la plupart de ces écrivaines ont réussi à se faire connaître grâce aux maisons d'édition françaises. Majoritairement le phénomène d'une reconnaissance institutionnelle s'est

effectué pour les écrivaines algériennes, dans le pays que le discours littéraire avait tendance à remettre en cause. A cela deux explications possibles.

D'abord les stratégies éditoriales qui voient l'intérêt de faire parler les femmes algériennes, les opprimées d'hier et d'aujourd'hui. La France s'est toujours montrée sensible en matière de défense des principes « humanitaires », surtout si ces principes correspondent à un discours orientaliste qui ne s'avoue plus à force d'avoir été intériorisé. Même si les récits ne sont pas ethnographiques –et ils le sont rarement–, la capacité de récupération est ainsi rendue possible, favorisée d'autre part, par la langue d'écriture.

La question du français a tourmenté plus d'un écrivain algérien, qu'il soit homme ou femme. Mais après tout, pour paraphraser Kateb Yacine, autant se jeter dans la gueule du loup et montrer que l'on peut hurler à son tour. Exercice difficile et qui peut prêter à ambiguïté. L'arme en effet, est à double tranchant : elle dénonce tout se disant « libérée » ; elle autorise la gueule du loup à continuer à clamer les vertus de la francophonie.

Au moment de clore notre petite histoire de la littérature féminine, force est de constater qu'elle ne nous a que très rarement « réjouie ». Ce n'est pas tant le plaisir de lire qui est ici évoqué. Il est vrai que la qualité des textes laisse parfois à désirer, mais ce qui nous a surtout frappée, c'est la tonalité sombre de l'ensemble.

La première des voix qui se fait entendre est celle de F. Aït Mansour. L'ancêtre nous raconte sa vie d'éternelle exilée, faite de douleur mais aussi de joie. La souffrance s'expurge à la fin de texte, à la vue de ses enfants qu'elle a élevés avec amour et instruits patiemment. La revanche sur le sort se matérialise ainsi dans la construction d'une famille que F. Aït Mansour a voulu nombreuse. A la fin de sa vie, elle réchauffe ses souvenirs de malheur dans la douceur du foyer.

Cette chance n'est pas offerte aux « petites filles » de F. Aït Mansour.

Exilées comme elle, elles ne donnent pas l'impression d'appartenir à une famille susceptible de leur donner une existence solide et durable. A elles se pose la grande question de l'être. Dans les productions des exilées de la quatrième génération, les introspections sont souvent tourmentées, inévitables dans un monde où la femme, la fille, continuent à ne pas avoir leur place, poussant certaines d'entre elles à l'interpellation du père au cours d'une confrontation qui fait ressortir leur culpabilité.

Coupable. La femme est coupable d'exister et d'écrire, d'exister par l'écriture et la parole. La petite Georgette (F. Belghoul) ne vit qu'un jour, le temps de se raconter et de mourir, écrasée dans la rue, espace ouvert et dangereux par là-même, interdit.

L'ombre est propice aux ombres des femmes percluses à l'intérieur des murs protecteurs. Narratrice de Georgette se tait. Il ne me reste plus qu'à reconduire Pénélope dans sa chambre. Là, je ne me lasserai pas de la regarder faire et défaire sa toile. Bel exemple de femme pour tous les chercheurs, hommes et femmes, opiniâtres bâtisseurs de lumière.